

public, il fallait presque toujours s'en tenir à des généralités, et si l'on descendait aux détails, il devenait fort difficile pour un homme seul, quel que fût son mérite, de présenter une idée complète de travaux embrassant en quelque sorte l'universalité des connaissances. Puis il y avait à ménager l'amour-propre des académiciens, car si, comme le disait Quetelet, rien n'est moins adorateur qu'un confrère, d'un autre côté, rien n'est plus susceptible. Quetelet surmonta presque toujours ces difficultés avec bonheur. Il sait parler de l'Académie et des services qu'elle rend, avec dignité et convenance; ses généralités ne sont jamais banales, et bien qu'ancien poète, il ne remplace pas les idées par des mots, et ne fait pas de phrases; il apprécie presque toujours les travaux de ses confrères d'une manière juste, quoique superficielle.

XI. — *Quetelet dans son intérieur. — Ses dernières années. — Sa mort.*

Nous approchons d'une époque où la belle intelligence de Quetelet va recevoir une atteinte fâcheuse. Avant de parler des vingt dernières années de sa vie, nous voudrions le peindre tel qu'il était encore au mois de juin 1855; nous voudrions raconter sa vie privée et décrire son intérieur, en nous aidant de nos souvenirs. Essayons, et retournons en arrière pour que notre tableau soit plus complet.

Après quelques années de séjour à Bruxelles, Quetelet avait appelé auprès de lui sa mère et une sœur utérine, issue d'un second mariage et à qui il servait de père. Comme nous l'avons dit, il avait épousé, en 1825, M^{lle} Curtet; nièce du professeur Van Mons : deux enfants, un garçon et une fille,

étaient nés de cette union. Au moment où j'entrai à l'Observatoire, la sœur de Quetelet apprenait à peindre dans l'atelier de M. Navez; elle était promise à M. Madou, dont le talent ne s'était encore exercé qu'à la lithographie, au dessin et à l'aquarelle. L'éducation des enfants se faisait à la maison: M^{me} Quetelet leur apprenait à lire et ils avaient un maître d'écriture. Tous les dimanches un dîner réunissait la famille et quelques amis à tour de rôle; le soir, il venait du monde, on causait, on faisait de la musique, ou bien l'on jouait des charades: ce jeu prit surtout faveur, lorsque Calamatta se fut fixé à Bruxelles, où il dirigeait l'École de gravure; Calamatta et Quetelet y étaient de première force.

Ceux qui n'ont connu Quetelet que de loin et par ses ouvrages, ou déjà usé par l'âge ou la maladie, ne peuvent se faire une idée de ce qu'il y avait en lui d'esprit, de gaieté et d'entrain. Il aimait beaucoup à rire, et Rabelais lui était presque aussi cher que Pascal. C'était, en outre, un causeur très agréable, sachant se borner au besoin à donner la réplique, qualité assez rare, et mettant son monde fort à l'aise. Ayant cultivé de bonne heure l'art du dessin, il maniait le crayon avec beaucoup d'adresse. Il doit avoir laissé une grande collection de portraits; voici ce qu'il avait imaginé pour en rendre l'exécution plus facile: au moyen de la chambre claire, inventée par le physicien Amici, de Florence, il prenait le contour de la figure, et Madou ou lui achevait le portrait.

Quetelet exerçait l'hospitalité d'une manière très libérale. Tous les hommes de quelque distinction qui passaient par Bruxelles, étaient sûrs de trouver un bon accueil à l'Observatoire: j'y ai rencontré des artistes, des savants, des littérateurs, des hommes politiques de toutes les opinions. Parmi

ces derniers figurait l'abbé Gioberti, qui devint plus tard premier ministre du roi de Sardaigne, et qui, à l'époque dont je parle, était simple professeur à l'institut Gaggia où le fils de Quetelet faisait ses humanités. Gioberti était grand et maigre; il parlait le français avec beaucoup de facilité et même de volubilité, mais avec un accent piémontais très prononcé. Il ne venait à l'Observatoire que pendant la semaine; les charades n'auraient pas été de son goût et je doute qu'il aimât beaucoup la musique. C'était un homme grave et sérieux. Après avoir donné ses leçons à l'institut Gaggia, il se rendait, dès qu'il avait dîné, au café des Trois Suissès, dont les propriétaires et les garçons appartenaient à la partie italienne de la confédération; on lui apportait successivement les journaux disponibles, et, au bout d'un quart d'heure, sa tête disparaissait au milieu d'un monceau de feuilles de tous les pays.

De temps en temps le comte Arrivabene, aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie, venait faire une visite de cérémonie. Grand seigneur jusqu'au bout des ongles, il était toujours bien ganté et je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu sans le chapeau à la main. Lorsque sa visite se prolongeait un peu, s'il avait le malheur de s'asseoir dans le canapé, ses yeux se fermaient malgré lui et il courait le danger de s'endormir; aussi il aimait à se tenir debout, ce qui lui était permis quand il y avait du monde au salon. Personne, je pense, n'eut jamais moins qu'Arrivabene les dehors d'un conspirateur, et cependant c'était sous le poids d'une accusation de ce genre qu'il avait dû fuir de l'Italie, et que sa fortune avait été mise sous séquestre. Réfugié en Belgique, il s'occupait d'économie, mais nullement d'intrigues politiques, et supportait avec dignité un état de gêne relative.

La révolution de 1848, l'ébranlement qu'elle donna à l'Europe et le coup d'État du 2 décembre 1851 qui en fut le dénouement, conduisirent en Belgique beaucoup de Français et d'Allemands. Parmi ceux-ci et au premier rang figurait le prince de Metternich : je sais que pendant son séjour à Bruxelles l'ancien premier ministre de l'empire d'Autriche vit souvent Quetelet, dont la conversation lui plut beaucoup.

Au nombre des Français était M. Quinette, qui venait représenter la République auprès du roi Léopold. Le père de M. Quinette, ancien conventionnel, avait trouvé un refuge parmi nous après 1815, et avait, comme les autres réfugiés de l'époque, été bien accueilli par M. Curtet dont Quetelet épousa plus tard la fille. Il était donc naturel que le nouvel envoyé se montrât à l'Observatoire : il y continua ses visites après l'avènement de Louis Napoléon, bien qu'il fût exposé alors à se trouver en présence de victimes du coup d'État, nullement d'humeur à faire bon visage à un homme devenu l'ambassadeur du second Empire après avoir été celui de la République.

Le 2 décembre avait amené à Bruxelles un ancien professeur de l'École normale de Paris, M. Deschanel; il s'adressa à Quetelet pour être autorisé à donner des conférences au Cercle artistique et littéraire. Le crédit du président du Cercle avait un peu baissé à cause de l'insuccès, au point de vue du résultat pécuniaire, d'une seconde fête à l'instar de celle dont le retentissement avait été si vif en 1848; mais son influence était encore très grande, et il n'eut aucune peine à faire agréer la demande de M. Deschanel. Il arriva même que le succès obtenu par celui-ci releva beaucoup son protecteur dans l'esprit des membres de la Société. Telle est la force de la nouveauté, quand elle s'appuie sur

un talent réel, que les conférences du professeur français le mirent sur un véritable piédestal et contribuèrent à établir sa réputation et sa fortune.

Quetelet n'aimait pas le monde et ne l'avait jamais aimé, mais il affectionnait les réunions intimes, les dîners d'amis. Avant 1830, la *Société des Douze* dont il faisait partie, avait acquis une certaine notoriété; elle comptait parmi ses membres MM. De Potter, Van de Weyer, Tielemans, Baron, Lesbroussart, Odevaere, Drapiez etc.; ce dernier y représentait avec Quetelet la science proprement dite. Quelques années après la révolution, une société analogue se constitua; elle était, cette fois, composée presque exclusivement d'artistes. Les arts avaient reçu une impulsion puissante et avaient laissé derrière eux les sciences et les lettres; la faveur publique leur était acquise, et Quetelet conservait pour eux un goût très prononcé, bien que souvent, dans ses discours à l'Académie, il eût déploré l'espèce d'abandon où languissaient les autres manifestations du génie de l'homme...

Mais les années ont passé. Quetelet est arrivé à l'une des plus belles positions qu'un savant puisse ambitionner. Comme chef de famille, il a peu de chose à désirer: le mari de sa sœur est devenu un peintre d'un rare mérite; sa fille a épousé un jeune artiste, M. Clays, à qui l'avenir réserve également de grands succès; son fils, après avoir été l'un des meilleurs élèves de l'École militaire, a quitté l'arme du génie où il était arrivé au grade de lieutenant, pour entrer à l'Observatoire. A la vérité il a perdu sa mère qu'il aimait beaucoup, mais elle est morte dans un âge très avancé et il a dû se résigner à une loi de la nature; il lui reste d'ailleurs une femme distinguée, sa compagne depuis trente ans.

Tout à coup, un matin du mois de juillet 1853, nous le

trouvons affaissé sur un paquet de livres; nous le portons sur la terrasse du jardin; pendant que l'on court chez son médecin, j'envoie chercher un interne de l'hôpital St-Jean, et quand ils arrivent, ils constatent un cas d'apoplexie, pas très grave, mais dont les conséquences devaient lui être funestes.

L'énergie de Quetelet ne faiblit pas cependant. Le lendemain il nous faisait appeler dans sa chambre pour constater qu'il nous reconnaissait; après huit ou dix jours, il voulait se remettre au travail; et dès le mois de septembre, il assistait à la séance publique de la classe des beaux-arts. Je ne pense pas qu'il se fit illusion sur son état, mais il réagissait de toutes ses forces contre le mal. La mémoire, chez lui, avait été fortement atteinte: c'était chose triste que de voir les articles qu'il envoyait à l'imprimeur et dont il nous remettait ensuite les épreuves pour les corriger; il y avait des phrases dont la fin n'avait aucun rapport avec le commencement, des répétitions incessantes des mêmes idées et des mêmes mots. Le travail de révision devenant impossible, nous refaisions l'article, on l'imprimait de nouveau et l'auteur ne s'apercevait de rien.

Peu à peu cependant il se rétablit assez bien, et l'on put espérer que, sauf la mémoire, ses facultés résisteraient au coup qui l'avait frappé. Mais les personnes qui lui étaient le plus sincèrement attachées et qui le voyaient de près, ne tardèrent pas à se convaincre que le mal était irréparable. Il continuait du reste à travailler avec une grande ardeur. Plus tard même, quand le malheur se fut appesanti sur sa maison, quand il eut perdu sa femme, sa fille et plusieurs de ses petits-enfants parmi lesquels se trouvait une jeune personne charmante, le travail devint sa seule consolation; il y eût eu de la barbarie à l'en détacher.

M. Ernest Quetelet avait pris la direction des travaux astronomiques de l'Observatoire : lui , il ne s'occupait plus que de météorologie , de physique du globe et de statistique ; il continuait à présider la Commission centrale et assistait ponctuellement aux Congrès internationaux de statistique qui se tenaient dans les grandes capitales d'Europe. Six mois avant sa mort, il fit le voyage fatigant de Saint-Petersbourg pour répondre à une invitation pressante du grand-duc Constantin, sous les auspices duquel le Congrès de statistique devait avoir lieu. Rien n'avait pu le détourner de ce voyage, ni la crainte du choléra, ni les instances de sa famille ; et il se trouva que les appréhensions de ses proches et de ses amis n'étaient pas fondées. A son retour, il nous parut rajeuni : la réception qui lui avait été faite l'avait fort touché. Il était du reste dans une phase heureuse ; le 18 mai 1872, l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France l'avait promu à une place d'associé, ce qui est la plus grande distinction dont elle dispose, et, dix jours plus tard, dans une adresse de félicitation envoyée à l'Académie royale de Belgique, à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation, l'Académie des sciences de Berlin l'avait proclamé le créateur d'une science nouvelle.

Quetelet fut exact jusqu'au bout à remplir ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie. Le lundi 2 février 1874, quoique déjà atteint de la maladie des bronches dont il mourut quinze jours après, il assistait encore à la séance de la classe des lettres. Le jeudi matin, il descendit pour la dernière fois dans son cabinet, et l'on eut beaucoup de peine à l'empêcher de se rendre à la séance de la classe des beaux-arts. Son état ayant empiré, on perdit bientôt l'espoir de le sauver. Lorsqu'il tomba dans le délire, l'Académie et l'Observatoire revinrent souvent sur ses lèvres...